

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nicole Brossard et la syntonie

Jacques Ferron

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37238ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ferron, J. (2006). Nicole Brossard et la syntonie. *Lettres québécoises*, (121), 15-15.

Nicole Brossard et la syntonie

Son dernier ouvrage paru au jour, imprimé avec une sorte d'art chez Marquis, à Montmagny, s'intitule *French Kiss, étreinte-exploration*.

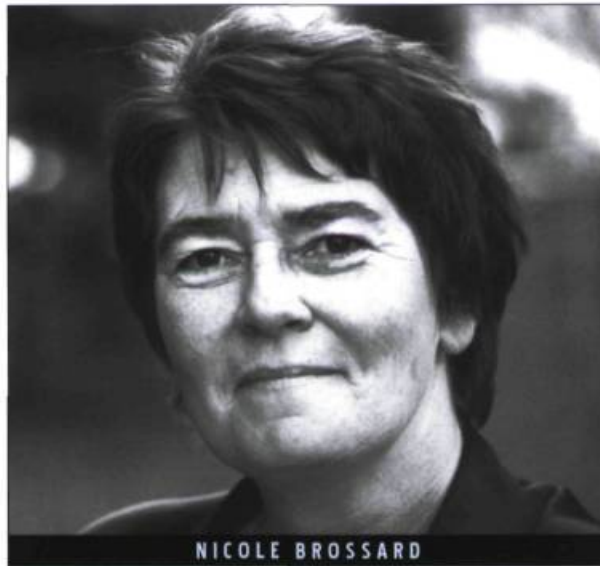
Il se méritera le Prix de la Ville de Montréal ou je n'y comprends rien¹. Il a pour sujet son décor, soit le Montréal-montréal, urbain et suburbain, dont le temps s'amincit et l'espace s'étend du pont Charlemagne, voire de Lanoraie, jusqu'à ce centre d'achats de Châteauguay, derrière lequel des arbres essaient de se retrouver dans le bois, à moins que ce soit le contraire et qu'ils essaient d'en partir. Et ce Montréal-là est inouï, sinon inédit. Avec pareil sujet, il n'y a pas à s'étonner que madame Brossard ait le genre Rimbaud-qui-se-serait-trouvé-un-décor. Que je sache, la *Saison en enfer* n'a pas de contexte topographique et seul le diable (et monsieur Claude Jasmin, bien entendu) sait où elle se passe, s'est passée ou se passera. Un tel genre a des inconvénients ; il a fallu bien des années pour apprendre que Rimbaud était Rimbaud, assez pour que lui-même, premier intéressé, soit mort sans le savoir. Les choses vont peut-être plus vite de nos jours mais, même alors, même proclamée Prix-Ville-de-Montréal, madame Brossard rebuttera plus de lecteurs qu'elle n'en gardera. Avec de la témérité, on fait toujours des livres difficiles.

Essayons de l'expliquer par le sujet, cette ville inhabitable qu'on habite sous de fausses représentations, dont l'inouï est qu'elle reste inouïe, inédite. Il y a eu déjà une autre ville, qui se nommait aussi Montréal, assez vieille et cohérente, qui était habitable, dont on a des portraits, des descriptions, lesquels sont unanimes : elle a été attaquée par la grosse machinerie dévorante, quasiment guerrière, qui détruit tout pour rebâtir avec des fers, des bétons, des verres effrayants, tous matériaux froids et cruels. Et c'est ainsi qu'on a passé de l'habitable à l'inhabitable sans trop s'en rendre compte, sans encore y croire : qu'on en juge par le tumulte suscité par la maison Van Horne, par la croisade menée pour que subsiste le clocher de l'église Saint-Jacques, absurde et dérisoire. Contre le nouvel ensemble, la ville globale, on a mobilisé Montréal-les-mille-petits-villages et les petites patries québécoises. On a éludé le sujet, il est resté inédit. C'est le sujet-décor, resté au premier âge du monde, auquel madame Brossard se met avec l'équipement Rimbaud adapté à la biochimie, à la sexographie charismatique, auprès de laquelle Réjean Ducharme a l'air d'un demeuré de la cour du roi Arthur, à la régression orale du fourre-tout de la bouche qui tête pour rien, vu qu'on la gave, et au gros œil monstrueux, autre gobe-tout contemporain. Pour vivifier le minéral, il faut bien commencer par la bibitte. Madame Brossard lui laisse forme humaine ; le féminin y prévaut. Il y a dans son livre une Marielle Désaulniers, exploratrice du paysage lunaire : « On file à quarante milles à l'heure dans le réel, sur l'asphalte, en Plymouth, vieille décapotable mauve, couleur de 1965. » Une couleur qui avait déjà été annoncée dans les années trente par madame Bob Grant, sœur de Duplessis, qui ne se lassait pas de patrouiller sur macadam, dans son coupé Cadillac mauve, les routes de la Mauricie, dans une province qui n'avait rien de lunaire — mais madame Bob Grant, elle, était lunatique. La syntonie, c'est

la fusion harmonieuse du comportement avec le milieu ambiant. *French Kiss, étreinte-exploration* est en syntonie avec Montréal-montréal, et madame Nicole Brossard, grâce aux appliqués d'une écriture austère et minutieuse, est en syntonie avec son livre. Il ne reste plus qu'à trouver le lecteur syntone, d'une qualité rare.

Quand je travaillais au Mont-Providence, j'ai été curieux de deux garçons d'allure maladroite, classés imbéciles, qui ne savaient même pas lire le nom des rues et néanmoins parvenaient à se débrouiller en ville grâce à une sémantique de leur invention, que je trouvais autrement plus prodigieuse que nos petits écrivains. Leur signalisation était de plus en harmonie avec cette ville, pour eux un grand prodige. Ils se guidaient sur les néons : « Au Chat noir (pour nous *Black Cat*), tu tournes du côté de la bonne main (la droite qui fait le signe de croix) et tu vas jusqu'au premier *Pepsi*, etc. » Je me demande s'ils ne l'ont pas aperçu avant nous, le phénomène inédit. Leurs techniques d'appréhension n'étaient pas tellement différentes de celles de Rimbaud et de madame Brossard. De leur invention, elles étaient forcément neuves et ingénues. Et, chose curieuse que je hasarde, la supériorité de Rimbaud sur madame Brossard, du moins jusqu'à nouvel ordre,

lui viendrait d'une imbécillité qu'elle n'a pas, trop intelligente, trop instruite, obligée au talent, non au génie.



NICOLE BROSSARD

Il reste une autre façon d'aborder le sujet-décor de son livre, c'est de passer par Varsovie, ville dévastée, rebâtie en plus ancien. La différence avec Montréal réside dans une opposition complète du destructeur barbare et des architectes de la reconstruction. D'un côté, Ogou-Ferraille, dieu de la guerre ; de l'autre, l'amoureuse de l'homme, la déesse de la Paix, si jolie et cultivée. À Montréal, le destructeur et le reconstruteur ne font qu'un : même boss, même job, même business. On abolit toute référence au passé ; on repart à zéro au risque d'y rester. La conscience est mémoire. À Varsovie, on s'est redonné une ville dont la fonction est

d'établir à demeure un long passé. Place du Marché, dans la cité interdite aux autos, même aux Fiat Polski, Messieurs les Instituteurs viennent enseigner l'histoire aux petits enfants et aux pigeons les plus doués. Cette ville-mémoire offre au romancier polonais un décor qui ne lâchera pas, dont le passé est garant de l'avenir. J'ai pu me servir de *L'ascension*, un roman de Tadeusz Konwicki, traduit par Georges Lisowski, comme d'un guide touristique. Cette ville-là garde les grands buildings à la périphérie, comme une ceinture de géants protecteurs, tandis qu'à Montréal ils se dressent en plein cœur de la cité, géants destructeurs. Et il ne faudrait pas croire que, pour faire plaisir au professeur Sapin Fortin², l'auteur d'*Une ville à inventer*, madame Nicole Brossard a réussi à humaniser le grand Montréal-montréal : « En 1978, des policiers de la communauté urbaine sont venus sur la rue Coloniale et ont tout saccagé. Les appareils les plus précieux. Notre documentation. C'est alors que Lucy s'est remise à écrire pour quelque temps. Le temps de liquider le corps violent dont la folie terroriste s'attaquait à toutes les intersections civiles/sociales. » Et voici la fin de son beau livre : « Cosmogonie artisanale. *Sightseeing*. Des néons à perte de vue. Flipper sous son tchomme. Chevauchée ardente sur l'encre délébile. »

1. En 1974, c'est Yves Beauchemin qui a reçu ce prix pour *L'enfirouapé*, son premier roman.

2. *Le Québec : une ville à inventer*, du sociologue Gérard Fortin (1929-1997) a paru en 1968 chez Hurtubise HMH.